

IX

LE JOURNAL DE JEANNE

« Tout le monde ici me dit du mal du fils absent, on ne m'en parle qu'avec réticence, et, cependant, je ne puis arriver à partager les sentiments qu'il inspire à ceux qui devraient avoir le plus d'indulgence pour lui !

« Est-ce donc parce que je ne l'ai jamais connu ?

« Son père ne prononce son nom qu'avec colère.

« Sa fille, cette jolie petite créature d'Annette, n'en parle point, et ne paraît songer qu'à sa mère...

« Je sais qu'il y a eu des torts graves... qu'il a commis des fautes...

« Il devrait m'être indifférent ou odieux...

« Comment se fait-il que je pense sans cesse à lui ? Et que j'éprouve souvent le besoin de le défendre, bien que je ne l'ose pas, n'ayant aucun droit pour le faire, et ne sachant vraiment ce que je pourrais dire en sa faveur ?

« Ce matin, j'ai parcouru le château, ou plutôt la maison, car cette vieille bâtisse, vaste et sombre, froide et vide, n'a rien d'un château, et n'a reçu ce nom que de la courtoisie des paysans des environs, sans le mériter à aucun égard.

« Le vieux Sylvain me conduisait.

« Puisque le duo infirme ne peut plus rien diriger par lui-même, puisque Annette est encore trop jeune pour être véritable maîtresse de maison, c'est à moi de reconnaître les bontés de M. de Kandos, en me rendant le plus utile qu'il me sera possible.

« Tout est à la débâcle ici, depuis que le chef de la famille ne fait plus sentir son autorité immédiate.

« Quant à Annette, c'est une enfant singulière, passionnée et concentrée, capricieuse, volontaire, que je sens que j'aimerais, néanmoins, de tout mon cœur, et dont je veux être aimée...

« Hélas ! la pauvre enfant, ne lui a-t-il pas manqué, comme à moi, les caresses d'une mère, et n'est-elle pas aussi orpheline que moi, malgré l'affection de son grand-père, qui a plus besoin de protection, aujourd'hui, qu'il ne peut en donner aux autres ?

« Le duo est un vieillard aigri, brisé, par une déception, contre laquelle il se raidit, mais qui le rouge et le tue.

« Il a chassé, maudit son fils...

« Il le maudirait et le chasserait encore : il n'a pu l'oublier, et cette rupture lui a laissé, au cœur, une plaie que ne soie cicatrice pas.

« Comment allier cette sensibilité vraie à cette dureté implacable ?

« En y réfléchissant bien, je crois avoir trouvé la solution du problème :

« Le duo est victime d'une éducation fautive et de ses propres préjugés. — Il s'est créé un idéal du père de famille ; et, à cet idéal, il a sacrifié l'homme simple et bon, au fond, qu'il y avait en lui.

« Sa conduite n'est point dictée par sa nature, mais par un parti pris de se conformer à un certain modèle qu'il a bâti de toutes pièces, et qui existe dans sa volonté sans exister dans son cœur.

« C'est un homme à consoler, à réconcilier avec la vie.

« J'y essaierai !

« En parcourant les grandes pièces nues et glacées du château, sous la conduite de Sylvain, l'homme de confiance, paysan encroûté, que rien n'a pu dégrossir, qui est honnête avec stupidité et dévoué avec fanatisme, je suis arrivée au second étage, dans

une pièce encore plus froide, plus nue et plus triste que toutes les autres.

« C'est l'ancien appartement du marquis ! m'a dit Sylvain. C'est là que s'est écoulée son enfance.

« Pauvre enfant !

« J'ai eu le frisson en voyant le cadre lugubre où se dessinaient les premières années de sa vie.

« On n'y a rien changé depuis son départ, » ajouta Sylvain.

« Je me suis approchée de la table de noyer mal dégrossi, où il travaillait.

« J'y ai trouvé deux ou trois vieux livres latins, tout froissés par des mains d'écolier.

« J'en ai ouvert un :

« Sur la dernière page, maculée de taches d'encre, j'ai déchiffré, écrite d'une écriture hésitante et encore mal formée, cette phrase, qui ferait rire tout le monde et qui m'a donné presque envie de pleurer :

«—Mon Dieu, que je m'ennuie ! C'est aujourd'hui la foire !»

« J'ai fourré le livre dans ma poche.

« Oui, un enfant devait s'ennuyer ici !...

« Quelle horrible chose que l'ennui pour ces pauvres petits êtres ! Qui ne s'est ennuyé, enfant, ne peut s'en rendre compte !

« Moi aussi, j'ai passé de longues journées, seule, dans des coins sombres... alors que le soleil ruisselait au dehors, et que mes petites camarades étaient en fête, ou fêtées par leurs parents... Mais j'étais orpheline... et lui, il avait son père !

« Décidément la vie est sombre ici, et n'était la présence et le printemps d'Annette, je m'y sentirais aussi mourir d'ennui.

« Cela tient de la caserne et du couvent.

« Le duo est avare, méfiant et lâche.

« Tout est réglé. Les petites choses y sont colossales... Les grandes n'existent point.

« J'ai connu, souvent, une existence plus dure que celle que je mène ici, où ma chère Annette me montre une vive sympathie, et son grand-père une affection sincère et une confiance qui m'honore et me relève, moi pauvre fille, sans le sou, sans avenir, réduite, dès l'enfance, à la sujétion du malheureux, à qui l'on semble toujours faire l'aumône par grâce, alors qu'on exploite le plus ses forces et son intelligence.

« J'ai été institutrice dans des familles, où il me fallait subir les caprices de sots enfants gâtés et sans cœur, les impertinences et les grands airs de parents plus mal élevés encore, la jalousie bête des domestiques inférieurs.

« A Kandos, je suis traitée avec égard, avec affection... J'ai la haute main sur tout ; je gouverne la maison ; je suis une amie et un premier ministre...

« Le vieux duo me permet même de guider Annette comme le ferait sa mère, non comme une sous-maîtresse ; et pourtant l'atmosphère qui m'entoure me pèse et me glace.

« Que devait-ce être, alors que les quatorze printemps d'Annette ne réchauffaient pas cet hiver ?

« Alors que le duo, non cloué dans son fauteuil, pouvait tout régenter, tout surveiller ?

« Alors que la présence d'aucune femme n'apportait, dans cet intérieur rigide, étroit et gourmé, son sourire et ses fantaisies ?
